

Paul Alerini

LES MACHINES THERAPEUTIQUES

La clinique psychanalytique des psychoses et surtout de l'autisme infantiles ne peut pas rester cantonnée à une observation extérieure. Dans ce cas, elle ne serait en rien différente des approches, psychiatriques. Et pour s'en différencier, pour être autre chose qu'un regard, elle doit impliquer l'analyste dans sa relation avec l'enfant. Cette clinique du psychanalyste doit en outre témoigner du transfert et de la subjectivité de cet enfant, et pour cela il faut lui donner la parole. Mais pour que l'enfant puisse témoigner il faut se placer dans un après-coup de l'autisme, impliquant une issue, voire une guérison.

En effet, la cure des enfants autistes ou psychotiques conduit parfois à une évolution vers la parole quand certaines conditions sont réunies, surtout transférentielles. Ce qui est paradoxal vu de l'extérieur car chez ces enfants exclus de tout échange, de toute relation à l'autre, le transfert semble ce qu'il y a de plus improbable. Néanmoins les cures existent et elles offrent des témoignages de la présence et de la massivité des phénomènes transférentiels.

Un autre élément essentiel de cette évolution, qui justement permet cette issue vers la parole qui témoigne, est la mise en place au cours de la cure de phénomènes de suppléance, parmi lesquels j'ai sélectionné ce que j'appellerai des « machines thérapeutiques ».

Les machines occupent une place importante dans la clinique des psychoses et de l'autisme de l'enfant. Tous les enfants portent un intérêt particulier aux machines et aux mécanismes, qu'ils aiment observer, démonter, comprendre. Ils sont tous extrêmement friands des jouets mécaniques, électriques, électroniques. Ils se passionnent pour les machines qui les environnent. Mais les enfants autistes et psychotiques en font un usage étrange et baroque qui nous semble déplacé et dépourvu de cette curiosité, de ce caractère d'éveil de l'intelligence manifesté par le petit enfant normal. Les machines semblent parentes des stéréotypies qui donnent à leur motricité, aux

gestes et aux mouvements de leurs corps, une apparence de mécanique.

Nous mettons souvent en évidence au cours des cures le sens que prennent les machines, un sens capital. Parfois ce sens se dévoile dans les récits que des adultes font de leur passé d'enfants autistes. Je pense surtout aux écrits récents de Temple Grandin, qui décrit comment elle a échappé à son état « post-autistique » en se servant de machines puis en inventant d'autres, à son usage puis dans un but scientifique, technique, industriel.

En fait le rôle des machines avait été souligné par les premiers auteurs qui se sont intéressés aux psychoses de l'enfant. Margaret Mahler décrit la psychose symbiotique comme une relation de l'enfant à des machines branchées sur le fonctionnement de son corps, réglant ses rapports au monde extérieur. Elle en fait la première forme, matérialisée, corporelle du délire et en outre elle met en évidence le lien de similarité entre ces machines infantiles et « l'appareil à influencer » décrit par V.Tausk chez les schizophrènes. Ces machines qui sont des objets délirants sont les précurseurs de la machine de Tausk qui elle, est imaginaire.

On a coutume d'opposer deux entités cliniques, l'autisme d'une part et les psychoses infantiles de l'autre. Il y aurait, selon cette opposition une structure des psychoses infantiles semblables aux psychoses de l'adulte, fondée sur la forclusion du Nom du Père et par contre une astructure dans l'autisme, répondant à une autre logique plus archaïque antérieure à toute possibilité de forclusion. Il existe cependant des formes mixtes, des transitions, des passages entre les états autistiques et les psychoses et l'on a de plus tendance à élargir le diagnostic d'autisme, par commodité et pour aller vite à un certain nombre de cas de psychoses. Sans doute parce que le terme d'autisme fascine plus que celui de psychose.

Ma pratique de cures d'enfants autistes, la lecture des témoignages cliniques de praticiens de ma génération, les livres de Temple Grandin et de Birger Sellin, me font pencher vers une communauté structurale entre autismes et psychoses de l'enfant. La possibilité même d'un traitement psychanalytique de l'autisme implique une structure subjective, très primitive. Les élaborations de la psychose et particulièrement les délires, les formations délirantes, sont des processus de guérison (au sens où Freud emploie ce terme à propos du

délire et des hallucinations, comme « tentatives de guérison ») ou bien des « suppléances » (au sens où Lacan analyse l'ego de Joyce), d'une structure autistique.

Les machines psychotiques font partie de ces processus de suppléance et se trouvent donc sur un bord entre autisme et psychose que je cherche ici à arpenter.

L'étude de ce que je nommerai donc « machines thérapeutiques » me permet d'aborder une structure subjective de l'autisme. Elle est déjà là, dans le développement logique et topologique de Lacan, dès le premier séminaire « *Les écrits techniques de Freud* ». Dans les deux séances qu'il consacre à l'analyse du « cas Dick » de Mélanie Klein¹, que l'on ne pouvait encore qualifier d'autisme car ce terme commençait à peine à être connu en France², mais que depuis on s'accorde à reconnaître comme tel, Lacan commençait à mettre en jeu les premières notions de topologie. Il avait recours aux registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique, et il inventait le schéma optique pour rendre compte de l'état psychologique de Dick et de l'intervention de Mélanie Klein. Il met en place les trois registres, « *qui dans le cas de ce jeune sujet sont là sensibles affleurants.* »³.

Alors qu'il venait de faire une réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud, il avait insisté sur la notion de *bejahung* et il dit en parlant de Dick : « *Certes il a déjà une certaine appréhension des vocables mais de ces vocables il n'a pas fait la bejahung il ne les assume pas* »⁴

Ce qu'il lit dans le texte de Mélanie Klein est une clinique des toutes premières occurrences de l'inscription primordiale, la *bejahung* et son absence, la *non-bejahung*, autrement dit la *vewerfung*, qui avait été mise à jour dans le texte de Freud sur *l'homme aux loups* dans l'épisode de l'hallucination du doigt coupé, ici chez Dick : « *il n'y a plus d'autre, il y a une sorte de monde extérieur immédiat, des manifestations perçues dans ce que j'appellerai un réel primitif, un réel non-symbolisé.* »⁵.

¹ J.Lacan, *Le Séminaire I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p75 à 103.

² M. Klein, « *L'importance du développement du symbole dans le développement de l'enfant* », dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p 263.

³ J. Lacan « *Les Ecrits techniques de Freud* », op. cité, p88.

⁴ *Id*, p 83.

⁵ *Id*, p 70.

L'imaginaire est réduit à l'extrême : « *Mélanie Klein souligne la pauvreté de l'imaginaire et, du même coup, l'impossibilité pour cet enfant d'entrer dans une relation effective avec les objets comme structures.* »⁶..

Lacan reformule le récit de cette cure d'enfant autiste en utilisant ses propres catégories débutantes, au stade de leur première ébauche. Il précise : « *tout le problème dès lors est celui de la jonction du symbolique et de l'imaginaire dans la constitution du réel.* »⁷ Cette jonction est articulée à la fonction spéculaire, au stade du miroir, au développement du moi. C'est là, autour de la question du moi, de l'ego, que la théorisation lacanienne se montre complémentaire à celle de Mélanie Klein. Lacan relit le compte rendu de ce cas et de cette cure et de l'intervention de l'analyste, il démontre que ce n'est pas, comme elle l'entend un développement trop précoce de l'ego et une défense contre le sadisme qui est déterminante mais au contraire leur absence de développement. Sinon il y aurait une absurde contradiction, entre une précocité et une absence de constitution de la réalité.

La jonction entre le symbolique et l'imaginaire est autre chose que l'ego, elle met en jeu le stade du miroir, le spéculaire. C'est là qu'il y a un défaut qui est à l'origine d'une carence du moi, mais aussi de la non symbolisation du réel, sa non- constitution.

La fonction de suppléance des machines se situe à cet endroit.

Une machine à parler

Mon attention avait été attirée sur la question des machines par une réflexion « *après coup* » sur un événement central dans la cure d'un petit enfant autiste que je nommerai Karim, en lisant le livre de Temple Grandin : « *Ma vie d'autiste* »⁸.

J'avais commencé à suivre, alors qu'il avait deux ans cet enfant, qui était très agité par de fréquentes stéréotypies. La plus remarquable de celles-ci était de faire tourner des fils de plastique, câbles électriques ou téléphoniques en poussant des cris stridents. Si on l'en empêchait,

⁶ *Id*, p 98.

⁷ *Id*, p 88

⁸ T. Grandin, « *Ma Vie D'autiste* », (titre original : « *Emergence : Labeled Autistic* »), tr. fr., Paris, Odile Jacob, 1994.

il entraînait dans de violentes colères. Ainsi il passait son temps à débrancher les appareils qui étaient à sa portée pour s'emparer de leur fil, et à entrer dans des grandes crises parce qu'il se trouvait toujours à ce moment-là, quelqu'un pour s'y opposer.

Un jour que je le voyais démonter mon téléphone pour s'emparer du fil, je lui proposais de jouer en lui tendant le combiné et en disant : « *Allô Karim !* ». Il me repoussa, mais prit le combiné pour le placer contre mon oreille et faire tourner le fil en poussant ses cris habituels.

Par la suite cette scène se répéta à chaque séance et s'enrichit d'éléments nouveaux pour devenir la séquence rituelle suivante : il s'installait sur ma table, allongé sur le dos, il décrochait le téléphone, tenait le combiné dans une main et le collait sur mon oreille droite, de son autre main il faisait tourner le fil torsadé devant ses yeux. Il poussait des cris, des gazouillements, des babillages, mais en même temps il était pris d'une sorte de transe de tout son corps et pour éviter qu'il ne se donne des coups de tête ou qu'il fasse une chute du bureau, j'étais obligé de le maintenir, et de soutenir sa nuque. Ainsi s'établissait un contact, un peu tendre, de petit enfant dans des bras d'adulte le temps d'une séance.

Ainsi, relié à Karim dans ce corps à corps, j'écoutais le déroulement de ses émissions vocales et je m'efforçais de les répéter après lui et lui, après moi commençait à reprendre ce que je répétais.

Par des contorsions acrobatiques j'arrivais à noter sur une feuille les sons qu'il émettait. Le seul fait d'écouter, répéter, transcrire, finit par mettre en évidence, créer aussi, une certaine régularité. Une manière d'apprentissage aussi puisque Karim répétait ce que mon écoute découpait dans son flux de sons. Je notais des « *A* », des « *O* », des « *EU* », des « *EU.I* », puis des oppositions « *O / A* », et « *A / O* » et j'osais interpréter « *Allô ?* », qui fut repris et ce fut le premier mot échangé, puis d'autres : « *Oui* », et « *Hein* », « *Ben* », « *Bien* », « *Bon* », « *Qui* ».

Puis vinrent des débuts de phrases : « *C'est* », « *C'est qui ?* », « *Qui c'est ?* », « *Allô qui c'est ?* », « *Oui oui oui* », « *Bon ben* », « *Bon ben écoute* », « *très bien* », « *Tout à fait !* », « *qu'est ce tu fais ?* », « *O K* », « *je te quitte* »... et d'autres qui suivirent.

Ce fut le début de la parole de Karim. Tout cela dans un échange verbal, qui exigeait de moi une attention millimétrique et de la part de Karim une surveillance scrupuleuse. Il en résultait un discours marqué

longtemps par les signes de l'autisme : par la confusion du « je » et du « tu » (désignée du terme d'inversion pronominale) et aussi par l'écholalie et les rituels invariables, les séries inévitables, les successions obligées. Plus tard, car tous ces changements se faisaient imperceptiblement et dans une apparente immuabilité, il commença à raconter à sa manière des histoires enfantines, mais aussi des conversations téléphoniques ou du moins la part de ces conversations telle que l'on entend quand on se trouve à côté d'une personne qui parle au téléphone.

Ce que j'avais pris tout d'abord pour un jeu avec le téléphone se révéla plus complexe et plus tard je compris que c'était une organisation sur le modèle d'une machine. Un jour, le téléphone qui jusque-là était un objet muet, fonctionna, quelqu'un m'appela et une voix sortit du combiné. Karim laissa tomber l'appareil, se leva horrifié et prit la fuite, comme épouvanté. J'eus une impression très forte celle d'un écroulement, d'un échafaudage qui s'effondrait, d'un montage qui était défait.

Le rituel reprit à la séance suivante, mais j'avais surtout compris que ce qui se mettait en place était bien un montage qui impliquait quelque chose d'inerte qui ne pouvait pas prendre vie, une mécanique automatique qui, si elle se mettait à parler elle-même, devenait insupportable, voire persécutrice. Si elle restait inerte, elle jouait son rôle et elle lui permettait avec mon aide « rapprochée », dans un corps à corps fusionnel de produire de la parole. Je compris qu'il s'agissait d'une machine sur laquelle j'étais branché avec lui. Je le compris en lisant Temple Grandin qui inventait des machines qui serraient son corps pour parvenir à entrer en relation avec les autres, pour penser et éprouver certains sentiments. Puis en lisant Birger Sellin⁹, et en voyant un film de télévision qui lui est consacré¹⁰, au spectacle de cette relation de corps à corps entre lui et sa mère autour d'un ordinateur qui permettait d'écrire un témoignage inouï sur son vécu autistique, je fis la relation avec le rituel du téléphone.

La fonction thérapeutique.

⁹ B. Sellin, « Une âme prisonnière », (titre original : « ICH WILL KEIN INMICH MEHR SEIN BOTSCHAFTEN AUS EINEM AUTISTISCHEN KERKER »), tr. Fr., Paris, Robert Laffont, Réponses, 1995.

¹⁰ Téléfilm

La fonction de prothèse de cette machine est à préciser et à définir comme une suppléance, c'est-à-dire quelque chose qui remplace et en même temps répare. Elle intervient là où manque un plein développement des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire et aussi là où fait défaut, entre eux un lien. Au départ comme chez Dick, ces trois registres sont réduits au minimum, en quelque sorte atrophiés, et sans rapport. Ils sont comme épars dans un état de morcellement ou bien de « *démantèlement* », au sens de D.Meltzer¹¹. La machine intervient à cette place, dans une manifestation du transfert, objectivée, matérialisée.

Le réel.

Karim est au départ dans un rapport aux objets qui répond à la clinique des « *objets autistiques* » décrite par les psychanalystes anglais. Selon F.Tustin¹², ils servent à rassurer, par leur contact, par les mouvements que l'enfant leur imprime, ils protègent et isolent. Ils constituent la barrière autistique grâce à un mécanisme délirant nommé « *identification adhésive* ». Pour Karim, le fil de plastique avait cette fonction. Il s'en servait pour se procurer une sorte d'état hypnotique qui l'excluait du monde environnant, c'est-à-dire des autres. Pour lui, comme pour Dick, il n'y avait pas d'autre, ou plutôt l'autre était exclu, inaccessible.

Lorsque la machine intervient, elle met en place une structuration, une organisation, c'est-à-dire une symbolisation du réel. Elle permet le passage d'un objet brut qui n'a de valeur que par ses qualités physiques, à un montage qui l'intègre et l'articule dans une combinaison, un ensemble.

L'objet élu était un fil d'une certaine qualité de par sa forme, sa consistance et son poids qui permettait un contact et qu'il était possible de faire tourner comme un lasso ou une corde à sauter. Mais dès qu'il est intégré dans la machine, il devient une pièce, un élément relié à un autre élément, qui était au départ un objet sans intérêt, le téléphone. Cet élément devient un prolongement de cet objet premier, il prend valeur autistique, qu'il perd s'il se met à remplir ses fonctions

¹¹ D. Meltzer et collaborateurs, « *Exploration dans le monde de l'autisme* », « *le démantèlement* », tr. Fr. , Paris, Payot, 1984, p 20-21.

¹² F.Tustin, « *Les états autistiques chez l'enfant* », « *Les objets autistiques* », p 118 – 140.

téléphoniques. Puis d'autres éléments leur sont raccordés, parties du corps, mains, bras, oreille, bouches. Un mélange de vivant et d'inerte. Un amalgame d'animé et d'inanimé, comme le sont les prothèses. La symbolisation du réel se fait alors mais au prix de cette confusion.

Le Symbolique

La machine introduit l'objet dans une structure et en même temps elle permet la parole, on peut même dire qu'elle la produit. A ce niveau intervient le transfert, sous une forme concrète, tangible, car je suis requis de m'impliquer corporellement. Cet amalgame surréaliste et dans une certaine mesure effrayant m'oblige à entrer dans ce qui pouvait ressembler, au départ à un jeu, mais qui se révèle une organisation encore plus complexe. A cette place où je suis assigné, je ne joue pas mais je suis « joué », je suis mis dans l'obligation de parler. Je ne dispense pas un discours interprétatif où il s'agit de décrire un comportement vu de l'extérieur, de mettre des mots sur du réel observé, mais je superpose mon découpage signifiant à un déversement de sons sans articulation, ni structure. Il émettait des sons, je les écoutais, je répétais ce que j'entendais, il s'appliquait à répéter ce que je disais, j'écrivais ce qu'il avait dit. Les Signifiants succédaient aux sons. Mais il s'agissait de sons et non de bruits et les sons ont déjà valeur d'ébauche signifiante¹³.

Le découpage, l'articulation et l'émergence de la parole traduisaient la mise en place d'un ordre où la stéréotypie faisait place à une répétition. La stéréotypie est retour du même, c'est un comportement automatique, qui est totalement dans le registre de ce que Leo Kanner nomme « *Sameness* ». ¹⁴ et que la traduction française d'« *immutabilité* » affaiblit, car il s'agit de « *mêmeté* ».

Là où il est bien question du réel qui est retour toujours à la même place, (la preuve s'il en faut une c'est que le fil devait être toujours là pour Kevin, à portée de la main et il ne pouvait disparaître qu'au prix de terribles angoisses.

La répétition introduit la différence, car si la machine est restée très longtemps la même. Même si elle n'est pas un jeu, elle en produit une

¹³ « *le son pur est une sorte de création. La nature n'a que des bruits.* » (P.Valéry)

¹⁴ L. Kanner, « *Autistic disturbances of affective contact* », *Nervous Child*, 2, 1943, p 217-250.

amorce de jeu, dans le sens du « *Fort – Da* » de Freud. Les premiers vocables signifiants étaient des oppositions phonématisques.

L'imaginaire.

L'entrée en jeu des articulations signifiantes, et l'émergence de la parole de Karim révélèrent comment l'imaginaire se développait chez lui. A ce niveau aussi j'étais sollicité à compléter quelque chose, par le canal des énoncés que nous arrivions ensemble, à constituer et à extraire.

Il s'agissait des phrases prononcées par une personne qui téléphone et d'un dialogue dont une partie manque. Pour un enfant qui ne téléphone pas parce qu'il ne parle pas et qui n'a pas d'autre expérience que cette parole adressée à un objet collé à l'oreille, il s'agit du modèle même de la relation de parole.

On parle à un objet comme on lui parle, unilatéralement. L'autre s'adresse à lui, mais le phénomène de la carapace ou de la coque s'interpose et chez lui personne ne répond.

À mesure de cette production d'énoncés, une énonciation se faisait jour. En même temps je commençais de mon côté à imaginer des choses ; en vérité les images s'imposaient à moi, essentiellement celle de ce personnage qui parle au téléphone. Karim se révélait un véritable imitateur, il restituait non seulement les paroles mais aussi les intonations, les signifiants mais aussi la voix. J'imaginai une femme dont on dit qu'elle est « pendue au téléphone », ou bien qu'elle a « une téléphonite », et j'imaginai qu'il s'agissait d'une présence – absence. Une femme, pourquoi pas une mère, qui est là, mais qui n'est pas là, qui ne s'intéresse pas à lui car elle est occupée ailleurs. De son côté à lui ce qu'il voit et entend c'est quelqu'un qui parle à un objet et il ne peut pas savoir qu'il y a un interlocuteur à l'autre bout du fil.

Karim lui était accolé à cet objet avec moi, et il se comportait alors comme une sorte de machine enregistreuse ou un oiseau parleur. Les énoncés qu'il produisait étaient des pures reproductions. Il apportait un enregistrement fidèle des phrases prononcées, avec les intonations appropriées. C'était une écholalie non pas immédiate mais « différée ».

Par la suite il imita des conversations féminines puis masculines.

Il faisait corps avec la machine, il rapportait les discours entendus en se connectant à cette machine composite dont il était le porte voix en quelque sorte.

Un jour il imita assez distinctement ma voix. C'était dans une séquence clef, un moment de révélation transférentielle. Un jour il interrompit brusquement la séquence des répétitions pour déclamer très théâtralement : « *Paul ! Quoi ? Je t'aime C'est très fort !* ». Le « *Quoi ?* » était nettement articulé avec ma voix.

Par la suite il ne manquait pas de me déclarait avec passion qu'il m'aimait beaucoup.

J'étais conduit par le déroulement de la cure à parler et à penser, à imaginer pour lui. Mais je commençais moi même par une imitation, par une reproduction de ses productions sonores

Plus tard l'imaginaire se développa, il fit intervenir alors des histoires : les contes qu'on lui racontait, un mélange du « petit poucet », du « chaperon rouge », de « cendrillon ». Il les livrait par morceaux rassemblés comme des pièces de puzzle auxquelles il ajoutait des fragments de sa propre histoire et de sa vie actuelle. La encore il s'agissait d'une composition, d'un montage, mais dont il n'était pas dépendant comme il l'était de la machine, il se séparait de moi aussi. A ce stade il me demanda de lui raconter ces histoires, mais je n'eus aucun mal à décliner cette proposition et lui dire non, pour favoriser explicitement son propre discours. Par ailleurs il n'accorda pas un grand intérêt à mes tentatives de lui raconter sa propre histoire.

Quel nouage ?

L'effet de la cure, et de tout ce qui se produisait autour de ce montage de la machine, ne se résumait pas à l'émergence de la parole, ni à un déploiement de l'imaginaire.

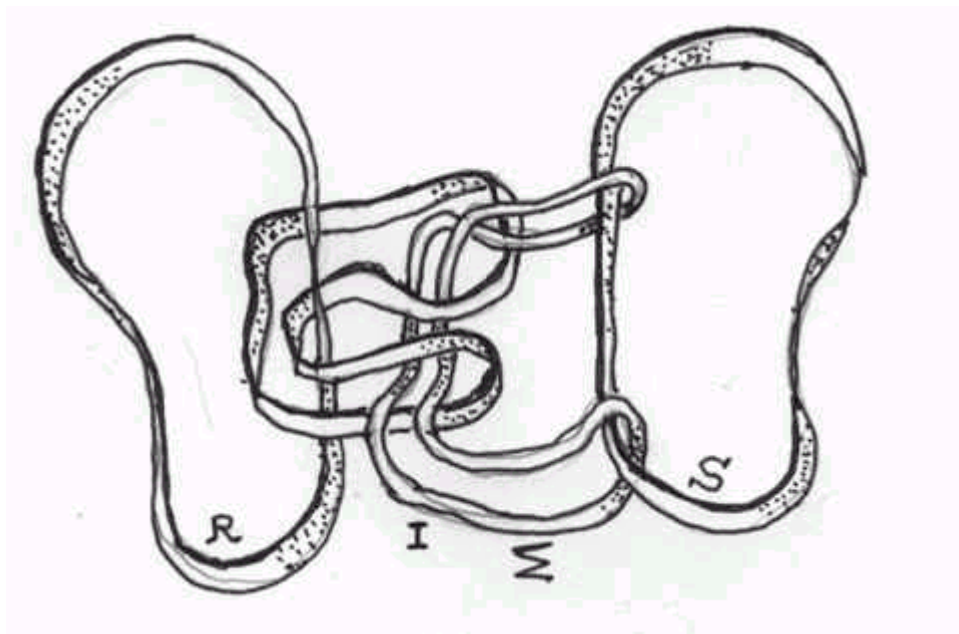
Il faut d'abord bien préciser que tout ce que décris se déroulait sur une très longue période, sur plusieurs mois et l'effet, que l'on peut dire thérapeutique, se marqua très progressivement, d'abord par une sédation de l'agitation et l'estompement des stéréotypies les plus visibles, ensuite et surtout par un grand changement dans la manipulation des fils téléphoniques. Il n'en faisait plus l'usage impérieux et coléreux qui le rendait difficilement supportable, mais il

en jouait souvent de façon discrète en même temps qu'il s'amusait à faire semblant de téléphoner, puis à téléphoner vraiment.

On peut dire qu'il réalisait une **séparation**, de la machine : de l'objet-téléphone et de mon corps à lui rattaché, puis de l'objet autistique et des stéréotypies. Il se séparait de l'objet et de moi en même temps qu'il pouvait affirmer de façon aussi péremptoire et massive son amour de transfert.

Il se calmait, parlait et même s'il demeurait, de façon visible un enfant pas comme les autres, il parvenait à une certaine sociabilité, en particulier une adaptation scolaire. Il avait pu être intégré dans une école maternelle normale, avec évidemment un statut un peu particulier, avec une aide éducative.

Cette évolution est à interpréter avec ce que nous avons pu apprendre des travaux des psychanalystes anglais Kleiniens, post-Kleiniens (F. Tustin et D. Meltzer) et de la magistrale analyse que fait Lacan du cas Dick. Ce qui s'est produit est la traduction d'une sédation portant sur une angoisse archaïque majeure. Une épouvante permanente face à un réel brut et non symbolisé, non specularisable. Quelque chose de terrifiant sans symbole ni image, sans représentation, ni représentance. L'effet thérapeutique s'est produit par une constitution du réel, par son



« existence ». C'est un nouage par un quart-terme qui le permet, qui réalise une suppléance. Une idée de ce que pourrait être un semblable nouage est donnée par la figure dite de « la réalité psychologique »¹⁵.

Cette figure comporte des éléments utiles à une compréhension clinique du déroulement de cette cure et de la structure en question.

Si l'on supprime Σ , on voit que les trois registres sont strictement indépendants, à ceci près que le symbolique et le réel se présentent comme deux consistances totalement distinctes, deux ronds, mais l'imaginaire est plié étiré et se trouve embroché dans le réel. Le réel et l'imaginaire entretiennent là une certaine relation, c'est une amorce de relation mais ce n'est pas un nouage. Il faut que se construise Σ pour que, à la fois il y ait un accrochage entre symbolique et imaginaire, et que le semblant de relation entre imaginaire et réel soit fermé. Ainsi se réalise un nouage borroméen.

La parole est possible quand cette forme de l'imaginaire qu'est la réalité psychologique peut être mise en place. Cette mise en place s'est faite avec l'aide de la machine.

Cette machine est une construction dans le réel, mais délirante. Or ce montage m'inclut en tant que pièce dans cet assemblage hétéroclite : n'y a-t'il pas là la structure d'un délire à deux. Il est à souligner que, dans ce cas clinique, c'est une étape nécessaire à l'émergence de la parole et à une issue de l'autisme.

La fonction de la machine

Les machines selon Lacan

Comment cette consistance quatrième a-t'elle pu être produite par la machine délirante ?

Que peut vouloir dire en termes psychanalytiques, le mot « machine » ? Lacan donne une réponse qui met en évidence à la fois que c'est une construction signifiante et que ce qu'elle produit c'est de la jouissance.

« Quand vous construisez une usine n'importe où, naturellement vous ne recueillez l'énergie, vous pouvez même en accumuler. Eh bien les

¹⁵ J. Lacan, « conférences nord américaines », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Le Seuil, 1976, p39. Schéma corrigé par J.M. Vappereau, in *Revue du Littoral*, n°42, Paris, E.P.E.L., p152.

appareils qui sont mis en jeu pour que fonctionnent ces sortes de turbines jusqu'à ce qu'on puisse mettre de l'énergie en pot sont fabriqués avec cette même logique dont je suis en train de parler, à savoir la fonction du signifiant.

« De nos jours, une machine, cela n'a rien à voir avec un outil. Il n'y a aucune généalogie de la pelle à la turbine. La preuve c'est que vous pouvez très légitimement appeler machine un petit dessin que vous faites sur ce papier. Il suffit d'un rien. Il suffit simplement que vous ayez une encre qui soit conductrice pour que ce soit une très efficace machine. Et pourquoi ne serait-elle pas conductrice, puisque la marque est déjà en soi-même conductrice de volupté ? »¹⁶

La machine qui nous intéresse n'est pas l'objet mécanique réel dont nous disposons pour un usage productif mais une combinaison de signifiants. Le plan du constructeur est déjà la machine. Au delà même du dessin de ce plan, de sa représentation figurée la machine est la combinaison des signes qui a conduit au calcul du projet. La logique et l'articulation des signifiants qui constituent la machine, dans le contexte du séminaire dont est extraite cette citation, c'est le savoir S2.

Cette articulation qui s'écrit, prend racine dans la répétition et dans le trait unaire, forme première de ce qui s'inscrit et se répète. Cette répétition produit la perte, l'objet perdu en tant que « *plus de jouir* ».

L'appareil à influencer

A partir de l'analyse d'un cas, celui de Natalia N, V. Tausk a mis en évidence la place d'une machine dans les délires d'influence chez les schizophrènes. L'appareil à influencer présent ou supposé. Une machine qui est la cause des idées d'influence et de transformation portant sur le corps, sur les idées, les images. Elle implique des persécuteurs connus ou inconnus, qui la manipulent à distance. Tausk l'introduit de la façon suivante :

« « L'appareil à influencer » schizophrénique est une machine mystique. Les malades ne peuvent en indiquer la structure que par

¹⁶ J. Lacan, « *Le séminaire, livre XVIII, L'envers de la psychanalyse* », Paris, Le Seuil, p54 - 55.

allusions. Il se compose de boîtes, manivelles, leviers, roues, boutons, fils, batteries etc. Les malades cultivés s'efforcent, à l'aide des connaissances techniques dont ils disposent, de deviner la composition de l'appareil. Au fur et à mesure que la diffusion des sciences techniques progresse, il s'avère que toutes les forces naturelles domestiquées sont mises à contribution pour expliquer le fonctionnement de cet appareil. »¹⁷

Le caractère « mystique » de la machine signifie qu'au-delà de l'assemblage de pièces et d'objets, donc au-delà de la mécanique il y a une structure qui échappe au sujet et qui porte le stigmate de l'inconscient. C'est une exemplification de la définition de Lacan, Il s'agit de la structure logique inconsciente, ou encore de ce qu'il désigne comme « fonction du signifiant ». Dans la psychose particulièrement la schizophrénie, quelque chose se met en place sous l'aspect de la machine à influencer, voire des syndromes d'influence (où l'appareil n'est pas figuré), qui révèle la structure inconsciente du sujet. Quelque chose se dévoile de ce qui échappe au discours conscient. Le psychotique est confronté alors avec la connaissance qu'il peut avoir de cette dimension exclue. Il a la révélation qu'il n'est pas maître de ses pensées ni de ses images mentales, ni du fonctionnement de son corps. Une action s'exerce sur lui, qui a sa source dans cette instance. Celle-ci apparaît dans cette structure de machine, dans les mains de forces ou de puissances persécutrices. La machine est une figuration (« *darstellung* ») et une objectivation d'un appareil qui n'a pas d'autre substrat matériel que les lettres, l'écriture ou l'inscription. Tausk évoque le fait que cette élaboration utilise le matériel d'un fond représentatif (« *Vorstellungsvorrat* »)¹⁸ Le délire reconstitue alors quelque chose qui pour le sujet normal a succombé au refoulement. Ceci met en jeu la « *fonction automatique du moi. Ce qui n'est pas possible avant que m'intellect ait atteint le stade de la représentation des souvenirs* »¹⁹. Il fait appel aussi à l'idée première que les parents et les adultes en général agissent ou pensent à la place de l'enfant.

¹⁷ V. Tausk, « De la genèse de « l'appareil à influencer » au cours de la schizophrénie » La Psychanalyse n° 4 1958, p 228.

¹⁸ *Id.*, p 216.

¹⁹ *Id.*, p 206.

La machine se révèle bâtie sur une trame symbolique et de la constitution d'un Autre qui est le lieu de cette trame et d'un savoir tout puissant. Ceci rejoint une des premières formulations de Lacan sur cette question :

« *La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet. Le monde symbolique, c'est le monde de la machine* »²⁰

« Le monde symbolique détaché de l'activité du sujet » c'est un système symbolique où le signifiant ne représente pas le sujet pour un autre signifiant. Il n'y a pas de parole. C'est le monde symbolique où ne règne que la pulsion de mort qu'aucune énonciation ne vient vivifier.

La machine peut n'apparaître que sous la forme d'un objet, une mécanique. Un objet que l'on peut briser, démonter et remonter. C'est le cas chez l'enfant et particulièrement dans la psychose infantile.

Les machines dans la psychose infantile

Margaret Mahler a découvert des précurseurs à l'appareil ça influencer. Ce sont des machines réelles dont les enfants psychotiques se servent pour justifier leurs idées délirantes. Elle commence à en faire l'observation avec le cas de Stanley²¹, un enfant qui vivait dans une préoccupation constante des machines, plus particulièrement deux : un petit téléphone mural dans le cabinet de son analyste (un ouvre – porte) et une enseigne mécanique de sa ville représentant un homme à bicyclette, qui était en fait une publicité pour une marque de bière. Il disait en considérant le téléphone, « *ça va sonner* » ou bien « *ça va s'arrêter* ». Lui même se « *branchait* », (« *connected* ») ou il se « *débranchait* » (« *unconnected* »). Pour lui, cet ouvre - porte qui bourdonnait et qui le terrifiait « *savait que nous attendions qu'il bourdonne* »²². Cette machine possédait un savoir sur les pensées, les siennes et celles de son analyste. Ses relations au monde se faisaient sous le mode de la mécanique répétitive et ses apprentissages

²⁰ J. Lacan, « *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* », Paris, Le Seuil, p 63.

²¹ M. S. Mahler, « *psychose infantile* », (tr. Française) Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973, p 85 - 108.

²² *Id.*, p 100.

fonctionnaient par imitation. Il imitait les mouvements de l' « homme à bicyclette », avec ses bras et ses jambes. Il répétait des conversations entendues, les discours et les manières de quelqu'un. Par ailleurs il avait une mémoire prodigieuse et il semblait à son analyste, « incapable d'oublier certaines situations passées chargées d'affect »²³. L'enfant manipulait des séquences de sa mémoire, « il réagissait comme s'il avait un interrupteur en lui et que la machine mnésique était mise en mouvement »²⁴

Mais ce qui nous frappe beaucoup et confirme la nature symbolique de la machine c'est que Stanley ne se contentait pas d'imitations il décomposait les mots : « L'homme à bicyclette figurait sur une réclame de bière ; ce fait incitait le garçon à produire un flot de mots insensés, d'associations gratuites, tous rattachés à la bière, comme par exemple : bière Esslinger, bière traîner, traîner bière, traîner tache »²⁵. (« linger » signifie « traîner », il s'agit bien des décompositions de mots et des associations qui en découlent telles qu'on peut les observer dans les propos des délirants).

Les machines délirantes sont des montages symboliques. Elles sont matérialisées chez l'enfant psychotique par des mécanismes réels et chez le délirant adulte par des constructions imaginaires.

Les machines dans la causation du sujet ; de l'individuation à l'aliénation

Il est logique que la nature signifiante de la machine conduise à s'interroger sur le rapport que le sujet entretient avec cette mise en jeu de l'ordre symbolique si précoce. Et dans le registre où elle apparaît qui est la psychose. En quoi la machine (« structure comme détachée de l'activité du sujet ») peut-elle jouer un rôle dans une subjectivation délirante, mettant en jeu la suppléance telle que je l'ai définie plus haut à propos de Karim ?

Comment cet appareil conceptuel peut-il s'articuler avec l'expérience clinique ? Cette question est posée par M. Mahler, elle y répond avec une théorie du développement de l'individu et du moi, qui permet une distinction entre psychose et autisme infantiles. Mais il faudra pour

²³ *Id.*, p 104

²⁴ *Id.*, p 107.

²⁵ *Id.*, p 102.

nous éclairer compléter cette première approche par les avancées de Lacan sur la causation du sujet.

L'individuation-séparation

Le livre de M. Mahler sur la psychose infantile est le premier tome d'un ouvrage qui traite de l'individuation et de la séparation et dont le titre est « *On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation* »²⁶. Cette disciple d'Anna Freud, employant la métaphore de l'œuf, distingue dans le développement du nourrisson deux grandes phases :

-Le narcissisme primordial comprenant une phase auto-érotique (un autisme normal) durant les premiers mois.

-Ensuite une phase symbiotique où les interactions entre le nourrisson et sa mère qui préparent une bonne maturation et donnent au moi les forces nécessaires pour assurer l'autonomie de l'individu.

-Enfin la « *séparation-individuation* », un processus visant à l'autonomie, qu'elle compare à une éclosion. Ce processus fait appel à la motricité et il est centré essentiellement sur la locomotion, les premiers pas. La condition du bon développement individuel passe par une harmonie de la période symbiotique. Si tout se passe bien à ce moment-là le self se constitue correctement, alors que dans les cas contraires l'enfant reste fixé aux stades autistiques ou symbiotiques.

Dans cette théorie il n'est pratiquement question que d'échanges et de phénomènes qui mettent en jeu le corps, par contre le langage et la parole n'y occupent qu'une place réduite à sa plus simple expression. C'est la séparation du corps de la mère qui est le rouage essentiel de ce système.

L'aliénation-séparation

Lacan reprend des termes semblables à ceux de M. Mahler, il introduit un couple où figure la séparation mais son projet est quasiment opposé. Il s'agit bien de l'avènement du sujet, mais loin d'être autonome et unifié dans la constitution de son moi, il est divisé et perd

²⁶ M. Mahler, « *On human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation* », International Universities Press, New York, 1968.

une part de lui-même pour pouvoir exister. La séparation est en sens contraire de ce que l'on attend de ce mot, elle est une réunion.

L'*aliénation-séparation* représente l'ensemble des processus mis en jeu dans la subjectivation, dans une continuité, voire une simultanéité qui ne sont pas datés en stades comme l'a fait M. Mahler. Il s'agit d'une temporalité différente de la chronologie, un temps logique d'après-coup qui se traduit spatialement par la figure topologique d'une double boucle, le *huit intérieur*. En fait ce ne sont pas deux opérations différentes mais une même coupure qui divise le sujet et qui fait retour, créant un bord qui se retourne et qui affecte un autre domaine qui est l'Autre.

- L'aliénation c'est ce rapport du sujet à l'Autre, lieu du langage,

« *l'inconscient est leur coupure en acte* »²⁷.

- La séparation c'est ce retour de la boucle, qui est :

« *subornement second ne boucle pas seulement l'effet du premier en projetant la topologie du sujet dans l'instant du fantasme ; il le scelle, en refusant au sujet du désir qu'il se sache effet de parole, soit ce qu'il est de n'être autre que le désir de l'Autre* »²⁸

Paradoxalement donc, la séparation ne sépare pas vraiment elle unit au contraire, elle scelle. C'est ce qui situe une jonction entre les deux domaines, le sujet et l'Autre. Lacan reprend le modèle de la naissance à propos de la séparation. *Separare* se décline en *se parere*, s'engendrer soi-même, la *pars* la partie en est le point commun entre les deux mots. Le sujet perd une partie de lui-même en naissant au signifiant. L'Autre perd aussi une partie qui est le sujet qui est manqué dans l'Autre. Dans la conjonction de ces deux pertes se place l'objet, la cause du désir. Le rapport sujet divisé à cette conjonction donne la structure du fantasme. La séparation scelle cette structure.

L'aliénation :

« *L'aliénation consiste dans ce vel, qui - si le mot condamné n'appelle pas d'objections de votre part, je le reprends - condamne le sujet à n'apparaître que dans cette division que je viens d'articuler*

²⁷ J. Lacan, « *Position de l'Inconscient* », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, p. 841.

²⁸ *Id.*, p 836.

suffisamment en disant que, s'il apparaît d'un côté comme sens, produit pas les signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis. »²⁹

Il s'agit bien donc, d'une condamnation et d'une disparition, d'un évanouissement dans l'accès au sens. Il y a une perte dans l'opération qui imprime sur le sujet la marque du signifiant. Surtout dans l'accès à la parole et l'aliénation de Lacan concerne au plus haut point la question de l'autisme ; il n'y a qu'à lire cette précision :

*« Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit, de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originare du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais au prix de le figer. Ce qu'**il y avait** là de prêt à parler, ceci a deux sens que l'imparfait du français donne à l'**il y avait**, de le mettre dans l'instant d'avant : il était là et il n'y est plus, mais aussi dans l'instant d'après : un peu plus il était d'avoir ou y être, ce qu'**il y avait** là, disparaît de n'être plus qu'un signifiant. »³⁰*

L'aliénation est un choix entre deux termes, un choix forcé, avec une perte inévitable. Le modèle en est « *la bourse ou la vie* » ou mieux « *la liberté ou la mort* »

Le choix pour le sujet est d'être ou de disparaître de n'être plus qu'un signifiant. Lacan précise que l'aliénation est liée à l'Autre, seulement parce que l'Autre est le lieu de la cause signifiante du sujet. Mais c'est la division du sujet et la perte qui l'accompagne qui rejoint le manque dans l'Autre.

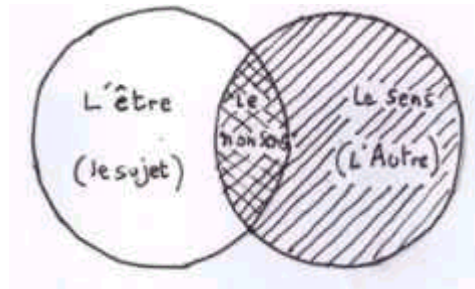
Le choix forcé de perdre une partie de son être aux dépens du sens s'inscrit dans une logique des ensembles, sur deux cercles d'Euler, comme une *réunion*. Si l'on ne garde qu'une partie il y a une perte obligatoire de la portion commune. L'aliénation est *ni l'un ni l'autre*.

Quand il prend la parole et pour pouvoir conserver une existence, pour rester dans le registre de l'être, le sujet perd une part de lui-même, qui tombe hors du sens. Mais c'est à ce prix, au prix de cette perte qu'il ne paie pas le prix d'être figé dans un signifiant. La part perdue est

²⁹ J.Lacan, *Le séminaire XI « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »*, Paris, Le Seuil, Points, 1990, p 235.

³⁰ J.Lacan, *Ecrits*, p 840.

cependant problématique il faut que l'opération de la séparation indique qu'elle est bien quelque part :



La séparation :

Elle se situe dans l'*intersection* des deux ensembles, et elle réunit et comprend les éléments communs, perdus par l'un et l'autre dans le choix de l'aliénation. Un manque est rencontré par le sujet dans l'Autre, dans l'intimité même qu'il lui fait par son discours. Mais c'est dans ce manque, et les achoppements de ce discours que le sujet (l'enfant) appréhende ce qu'il en est de son désir. C'est l'origine de l'avidité des *pourquoi* ? moins curiosité de la raison des choses que, mise à l'épreuve de l'adulte, un « *pourquoi tu me dis ça ?* »³¹.

L'importance de la séparation est donc dans la mise en place de la cause du désir et l'objet. Un objet qui est partie commune au désir de l'Autre et au désir du sujet. Pour Lacan cette opération est essentielle à situer le transfert. Il ne s'en tiendra pas là et il faut pour saisir ce dont il est question aller plus loin dans les élaborations de Lacan.

Les machines et l'aliénation- séparation

Les machines psychotiques infantiles ont donné lieu à une hypothèse sur la structure de l'autisme.

Le point de départ en est un article de C. Soler³² qui s'inspire du cas Stanley de M. Mahler. Colette Soler situe la machine dans l'intersection du sujet et de l'Autre. Il s'agit du vivant, donc de ce qui se dérobe à la mort signifiante et qui se retrouve dans une réunion

³¹ Séminaire XI, p 239.

³² C. Soler, « *Hors discours : autisme et paranoïa* », Les feuillets psychanalytiques du cantil, n° 2, mai 1990, p 9-23.

avec le système symbolique qui est porteur de cette mort (il se confond avec la pulsion de mort dans son aspect symbolique).

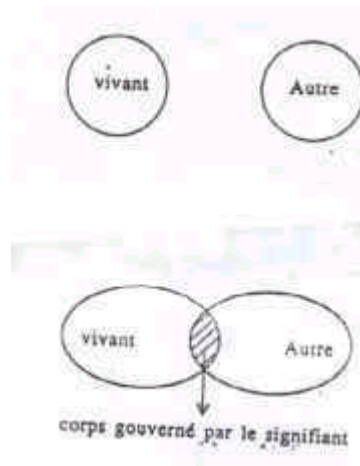
L'analyse des stéréotypes conduit l'auteur à considérer l'enfant autiste comme un corps mécanique.

La machine est à la place de la *séparation*, au niveau du manque dans l'Autre là où il recouvre la perte, le manque du sujet. C'est pourquoi il faut reprendre ce que dit Lacan à propos de ce lieu du manque dans l'Autre et du désir supposé, de son rapport à la mort:

« Le premier objet qu'il propose à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte – Veut-il me perdre ? Le fantasme de sa propre mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu et il le met en effet – nous le savons par mille faits, ne serait-ce que par l'anorexie mentale. Nous savons aussi que le fantasme de sa mort est agité communément par l'enfant, dans ses rapports d'amour avec ses parents »

Pour Colette Soler la machine vient occuper cette place où quelque chose fait défaut. Elle va réaliser un collage un colmatage au lieu du désir de l'Autre. La machine conjoint le corps et le signifiant. Elle s'inscrit à une place définissable comme : corps habité par le signifiant. Jusque là l'analyse est très pertinente. Mais C Soler multiplie les erreurs dans ses références : elle prend Stanley comme cas exemplaire de l'autisme alors qu'il est paradigmatique de la psychose symbiotique. Elle rapporte l'alternance entre « *branché* », « *débranché* », à une connexion à ses machines et une déconnexion qui entraînerait un retrait autistique, alors que ce cette stupeur inerte apparaissait, avant le début de la cure quand il perdait le contact avec sa mère³³ ou son substitut. Il ne s'agissait pas d'une connexion à l'Autre symbolique, à la machine signifiante mais à l'Autre vivant, au corps de la mère, relation fusionnelle symbiotique.

³³ « D'après notre observation, c'est dans un tel état de semi-stupeur que Stanley touchait le bras de sa mère substitutive et avec une excitation d'abord légère, l'enfant « se branchait », semble-il, dans un état affectif intense et diffus. », M.Mahler, op ; cité p 89.



Les machines se situent comme substituts réels du corps à corps et il sera possible d'en trouver un témoignage dans l'invention de Temple Grandin.

Les machines se situent à la place de la *séparation*. Or pour qu'il y ait *séparation* il faut qu'il y ait simultanément *aliénation*.

Le point le plus ennuyeux dans l'article de C. Soler, c'est la phrase suivante : « *on peut situer l'autisme dans un en-deçà de l'aliénation : un refus d'y entrer, un « s'arrêter sur un bord »*. Cette phrase a eu un très gros succès, et donné lieu à des affirmations selon lesquelles il n'y pas d'aliénation dans l'autisme. Cette affirmation a pour corollaire l'hypothèse d'une absence de sujet chez l'autiste car s'il est au bord de l'aliénation il n'a pas eu accès aux opérations qui le causent : sa causation.

En fait il y a une grande ambiguïté dans les termes d'*aliénation* (le rapport entre la division du sujet et la dépendance, l'assujettissement, voire la folie « l'aliéné ») et la *séparation* (qui est en fait une intersection où se sépare l'objet cause du désir mais qui réunit les parts perdues du sujet et de l'Autre)

Est-ce pour que ces ambiguïtés soient levées qu'A. Cordié écrit : « *c'est ce double travail de liaison et de séparation que l'enfant autiste ne peut pas faire* »³⁴ ? Faut-il pour plus de clarification remplacer ce concept trop abstrait d'« *aliénation* » par un terme moins ambigu celui de « *liaison* » ou bien introduire sur le plan clinique une distinction plus pratique et plus aisément maniable que ce casse-tête hermétique qu'est l'« *aliénation séparation* » ?

Il faut sans doute dépasser cette première approche et suivre Lacan dans ses développements ultérieurs.

³⁴ A. Cordié, « *Malaise chez l'enseignant* », Paris, Le Seuil, 1998, p377.

La formule développée de l'aliénation séparation

L'opération de l' « *aliénation-séparation* » occupe, plusieurs années dans l'enseignement de Lacan. Dans le séminaire « *L'identification* », il présentait la coupure en *huit intérieur* séparant le sujet, sous la forme d'une bande de Moebius et l'objet a, sous la forme d'un disque. Puis dans « *Les quatre concepts* » ce que nous venons d'aborder : la double perte du choix forcé placée sur les deux cercles d'Euler. Dans « *position de l'inconscient* » la simultanéité de l'opération d'*aliénation* et de la séparation, le redoublement de leur bouclage figuré par le *huit intérieur*. Mais il faudra attendre « *La logique du fantasme* », puis « *L'acte analytique* » pour en avoir une version complète.

La logique du fantasme

Le choix forcé du sujet, sur le mode de « *la bourse ou la vie* » ou de « *la liberté ou la mort* » est d'abord présenté comme une alternative entre l'être et le sens. La nature même du signifiant fait que le sujet ne peut être signifié par un signifiant. Il ne peut être que représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Mais *l'aliénation* apparaît encore dans un choix forcé entre l'être au sens du « *je suis* » de Descartes et la pensée, au sens du « *je pense* ».

Lacan transforme le « *Je pense donc je suis* », par une double négation et l'application du théorème de DeMorgan, repris par Boole en « *ou je ne pense pas ou je ne suis pas* ». ³⁵

La forme logique du *vel* de l'*aliénation* peut s'écrire ainsi en empruntant le support des cercles d'Euler :

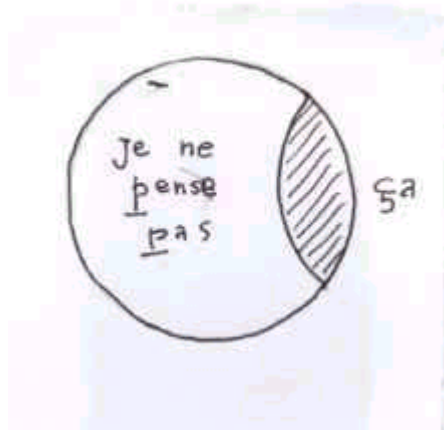


³⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, « *La logique du fantasme* », inédit, séances du 21 déc. 1966 et 11 janv. 1967.

Ou bien

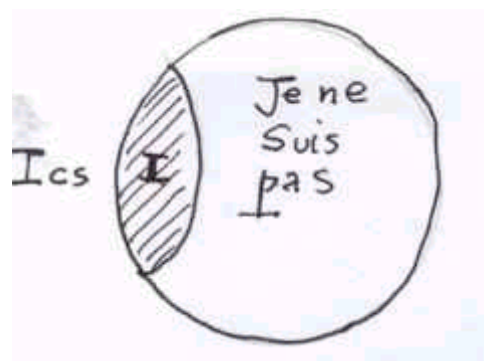
Ou bien

L'*aliénation* se présente alors sous une autre forme propositionnelle : pour exister et s'affirmer comme « *je suis* » il faut choisir « *Je ne pense pas* ». Il y a un changement dans la formule du cogito.,



Ce choix forcé qui va vers le « *je ne pense pas* »³⁶, comporte un rejet de l'être, *verworfen*, en français ***forclos***, et d'autre part un rejet de l'Autre, qui fait retour dans le réel sous la forme d'un résidu qui est le *ça*.³⁷

Ici donc se situe la forclusion, constitutive du sujet. On comprend alors l'ambiguïté du terme d'*aliénation* et l'équivoque qu'il fait jouer entre normalité et psychose.



La vérité du sujet, c'est : « *Je ne suis pas* ».

La question de la causation du sujet est complexifiée, il n'y a pas une opposition entre les deux démarches parallèles d'*aliénation-*

³⁶ Id., début de la séance du 25 janv. 1967.

³⁷ Id., 11 janv. 1967.

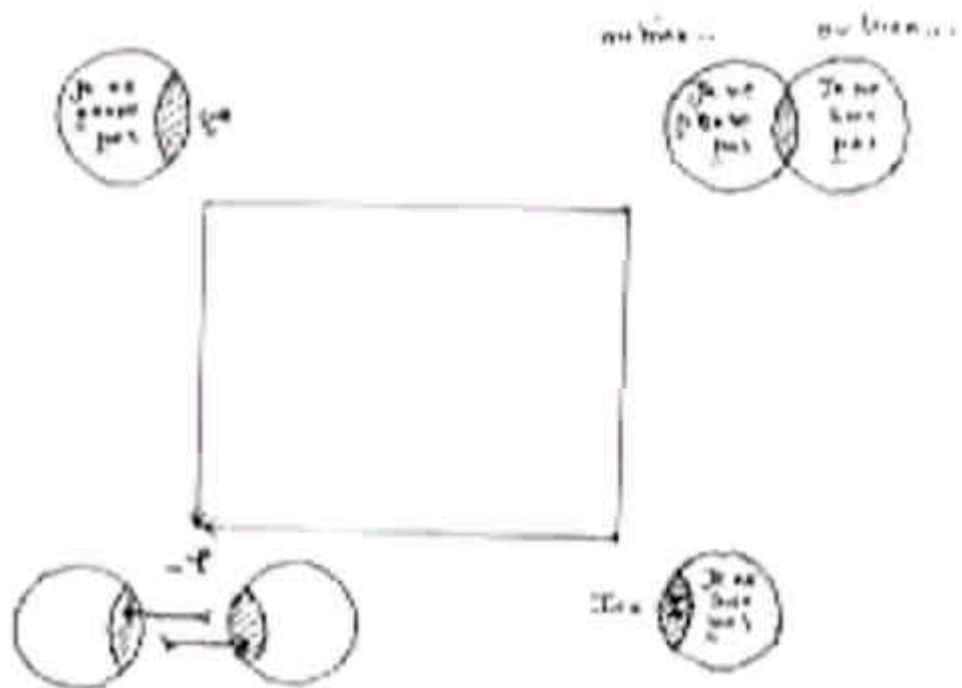
séparation mais une opposition entre deux positions du sujet dont l'une est intenable, *aliénation* et *vérité*.

Le sujet de la *vérité* est la position qui ne peut être tenable. Là, est le sujet de l'inconscient et c'est là que choisit d'être le sujet autiste.

Les deux positions laissent deux parts exclues, le champ du « ça » pour ce qui est du sujet (je) qui *ne pense pas* et le champ de « l'inconscient » pour ce qui est du sujet (je) qui *n'est pas*. Le champ du « ça », du « ça parle » tend vers le champ des « pensées » de « l'inconscient ». Mais l'un et l'autre ne se rencontrent pas, ils s'éclipsent en se recouvrant et s'occultent. Ils laissent un intervalle où se situe la castration : le $-\varphi$. Il y a une séparation et c'est dans cet espace que se situe l'objet a.

Il y a donc non plus deux places (*aliénation séparation*) mais quatre : le *vel* (*ou bien ou bien*), l'*aliénation* proprement dite (*je ne pense pas et le ça*), la *vérité* (*je pense et l'inconscient*), la *séparation* (*et la place du phallus*)

Le schéma est figuré par un quadrilatère.



Le schéma mis en place à partir de cette division du sujet en deux « je », celui de l'aliénation et celui de la vérité, puis à leur conjonction, conduit à une boucle qui ferme le trajet subjectif dans un site qui est recel d'un manque (- et de l'objet a qui vient s'y loger). C'est à l'évidence la structure du fantasme : ($\$ \diamond a$), dont Lacan donne ici la logique, c'est-à-dire l'écriture complète : le schéma quadrilatère représentant le poinçon.

Il apparaît donc que la fermeture, le bouclage complète la structure du fantasme. D'où l'importance de cette quatrième place.

Il faut nous arrêter un moment sur ce point puisque c'est à cette quatrième place que se produisent les machines dans la psychose infantile et qui servent de suppléance à l'autisme.

Ceci implique que cette dimension cette place de la *séparation* était jusque-là, dans l'autisme, absente.

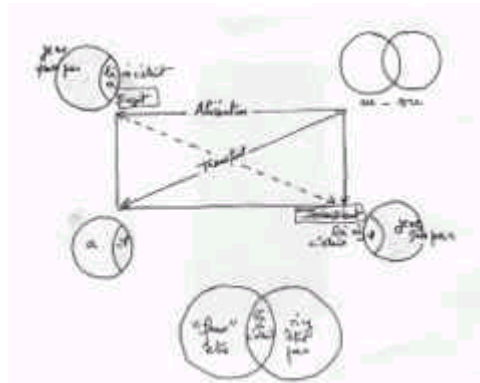
Les machines évoquent une image de prothèse, de colmatage, fabriqué avec du signifiant noué directement au réel, là où viennent se superposer des parts occultées du sujet.

Il faut ajouter le rôle que joue dans ce schéma le transfert que Lacan mettra en place avec le séminaire suivant.

L'acte psychanalytique

Lacan va préciser le sens et la fonction de cette logique, en donnant forme au schéma. Il le situe dans la cure analytique et le passage à l'analyste. Il met en valeur la place centrale du transfert et de l'objet a. Il ajoute à l'analyse de la phrase dérivée du *cogito* de Descartes, le « *là où c'était je dois advenir* » de Freud : les deux « je » s'associent à deux « *là où c'était* ».

Il place les quatre sites définis à partir de l'aliénation, dans un groupe de Klein, dont les trois termes sont l'opération *aliénation*, l'opération *vérité* et l'opération *transfert*. Il ajoute un passage direct de la position initiale, (« *ou je ne pense pas ou je ne suis pas* ») à la quatrième place, *séparation* qui est celle aussi de la castration et de la cause du désir. Ce passage est le transfert. Mais il y a aussi un quatrième vecteur qui est celui de la tâche analytique, le processus de l'analyse, qui mène à la vérité.



38

Le pivot du schéma est l'axe du transfert.

L'aboutissement de ce vecteur est marqué de a et de $(-\varphi)$, car ici viennent correspondre le « *je ne pense pas* » du sujet aliéné » au « *là où c'était* » de l'inconscient en découverte, et le « *là où c'était* » du désir chez le sujet au « *je ne suis pas* » de la pensée inconsciente.³⁹

C'est dans cette correspondance que la machine se construit, permettant aux deux « *je* » de se rejoindre. Elle vient à ce point de convergence, et d'aboutissement du transfert.

Ceci explique alors comment s'est mise en place la machine dans le cas de Karim.

La machine est à la place « *où c'était* », là où un « *je* » peut advenir, mais lequel ?

Celui qui apparaît est un « *je* » de l'énoncé, sous une forme inversée, car lorsqu'il parle en première personne le sujet autiste dit « *tu* ». Ce phénomène désigné comme « *inversion pronominale* » traduit la superposition, à cette place, *du sujet de la vérité et du sujet de l'aliénation*.

Le sujet de *l'aliénation* est toujours évité, le sujet parle de lui comme s'il s'agissait de son interlocuteur. Il est l'autre à qui il s'adresse.

³⁸ Schéma établi dans le groupe de travail de J. Germond, L. Favard, M. Pasternac, A. Porge.

³⁹ J. Lacan, *le Séminaire, « L'acte psychanalytique »*, inédit, séance du 10 Janv. 1968.

La machine se met à la place de ce qu' « *il y avait là* », prêt à parler.

Le choix autistique, celui de la vérité et du : « je ne suis pas je pense »

L'affirmation que l'autiste reste « *au bord de l'aliénation* » comme on l'énonce couramment ne tient pas compte de ces avancées de Lacan. Il me paraît beaucoup plus correct de dire qu'il fait le mauvais choix après l'opération de l'*aliénation*, il va du côté de la *vérité*. Cette place est intenable. Celui qui en donne le témoignage le plus frappant est Birger Sellin.

« L'être enmoi » : Birger Sellin⁴⁰

La parution des écrits de Birger Sellin, en 1992 en Allemagne, révolutionne toutes les données concernant l'autisme infantile. Il y a un avant et un après Birger.

Cet enfant autiste, très gravement atteint depuis l'âge de deux ans, en apparence fermé à toute communication, à toute compréhension, parvint à écrire des textes grâce à la communication assistée, une méthode associant sa main et celle de sa mère sur le clavier d'un ordinateur. La publication de ses textes dans les journaux, lui assurèrent un grand succès médiatique et la reconnaissance des poètes et des écrivains mais la plus grande réserve de la part des psychiatres et des psychanalystes. L'incrédulité, le doute, le soupçon d'imposture qui accompagnent encore notre lecture de ces textes, ne font que traduire la perturbation, le dérangement des idées sur la question de l'autisme, qu'ils déclenchent.

Il n'était pas concevable avant que nous ayons pris connaissance de ces textes, qu'un autiste muet, agité de stéréotypies, se présentant comme un arriéré profond simiesque, qui se décrit lui-même comme « *birger l'homme-singe non-dressé* », « *le néerdantal en personne* », puisse avoir une pensée, qu'il perçoive tout et même perçoive trop. Plus encore que cette pensée soit puissante et impose sa force poétique et philosophique, au même titre que les grands textes psychotiques de

⁴⁰ IN MICH SEIN , cf. supra.

Shreber, Perceval, Wolson... Elle nous enseigne sur la vision de l'autiste et sa vie, son vécu.

Il décrit son impuissance à faire entendre qu'il n'est pas handicapé, même s'il se reconnaît fou : *« je suis terrible prétendre tout simplement que je suis sans handicap est une réelle illusion »*.

L'hyperperceptivité

Birger insiste sur l'acuité hypertrophiée de tous les sens. Bruits, voix, sons, images, lumières, contacts..., prennent une intensité insupportable. *« une monstrueuse sensibilité de tous les sens joue un rôle prédominant »* écrit-il, et aussi *« chaque bruit déclenche en moi une douleur »*. *« beaucoup de regards sont difficiles à supporter et engendrent une souffrance sans égal »* Cette hypersensibilité perceptive surtout auditive, est notable dans presque tous les récits d'autistes. Birger la définit ainsi : *« l'hyperperceptivité des structures intérieures et l'imprévisible indomptable réalité médiatisable »*.

Temple Grandin dit les mêmes choses.

« Une folle angoisse totale »

Il décrit un monde de chaos et d'angoisse, qu'il a du mal à traduire, parce qu'il ne comprend pas le sens des actes des autres. *« quelqu'un qui est incapable de réfléchir pour savoir pourquoi d'autres personnes font quelque chose vit le monde de façon chaotique comme sans doute un pauvre birger sage je peux comprendre les raisons mais l'angoisse m'empêche de les accepter je m'efforce de maîtriser et de contrôler cette angoisse... »*. Mais aussi *« l'angoisse de pouvoir survivre un seul jour »*, et encore *« des tonnes d'angoisse - de chuter »*.

Cette angoisse est liée aux gestes, à la vie quotidienne, elle se situe en fait sur le bord du monde autistique. Elle se situe en fait sur le bord du monde autistique. Ainsi il dit : *« cette idée – d'angoisse – maniaque visiblement vraiment réelle est un obstacle sans pareil ... en tout cas chaque geste de ma vie est accompagné de cette manie ... en général cette angoisse – insensée apparaît dans les bons moments et me rend sans défense »*

La peur et la peur de faire peur

L'angoisse se différencie de sa peur, qui en est sans doute le résultat de cette attaque d'angoisse *« elle est comme un serpent venimeux libéré qui me cherche comme une victime comme un gaz anesthésiant »*.

« des choses aussi inoffensives que des maisons me semblent menaçantes j'ai toujours peur » En fait ce sont ceux qui habitent ces maisons qui l'effraient le plus, car c'est tout ce qui vit dans le monde qui cause sa frayeur. Mais sans doute est – ce une conséquence de son isolement, comme si une barrière transparente l'isolait des autres dont il comprend, les paroles, sans pour autant arriver à parler. Il dit *« je sais tout mais je ne peux pas le dire seulement avec l'écriture je peux en effet à toute vitesse donc rapidement disons je peux dire des choses qui effraient les gens mais je ne le fais pas souvent on m'a effrayé car les gens ne savaient pas que je comprends tout »*

Ses crises sont causées à la fois par cette ignorance et cette incrédulité des autres, et à la fois par cette peur transitive : *« la peur de la peur est pratiquement toujours là »*

« j'ai toujours peur des gens et je fais l'andouille parce qu'ainsi les gens me fichent la paix ».

L'acte impossible

La barrière invisible qui le sépare des autres et identique à l'incompréhension respectueuse qui caractérise ses relations. Cette frontière se matérialise toutes les fois qu'il doit diriger ses pensées vers l'acte. Agir comme parler et comme s'harmoniser aux autres c'est cela qui le repousse un peu plus dans son enfermement : *« transformer la compréhension en action m'est pratiquement impossible toutes les solutions que j'ai essayées jusqu'à maintenant se terminaient sans doute sans le moindre succès »*. L'acte d'écrire, qui est pourtant sa seule manière de pouvoir franchir cette barrière d'impossibilité, est visiblement un forçage. C'est ce que montrent les films tournés sur les séances de « communication assistée », avec sa mère et l'ordinateur, où chaque énoncé qu'il parvient à écrire s'accompagne d'une recrudescence de hurlements et d'agitation.

Pour birger **la parole est un acte**, elle a un sens, que l'on peut dire unique. C'est un acte sans retour et un engagement qui le conduirait à la vie mais qu'il ne peut pas accomplir.

Parler c'est parvenir à vivre c'est à dire à exister : *« parler est pour moi l'engagement important c'est une institution pour ressusciter les morts à la vie pour les solitaires fous cela remplace leurs désorientations sociales ».*

La parole ne manque pas aux autistes

Mais cet acte de parole qui le conduit à la vie lui est impossible et Birger renonce à le tenter : « *c'est vrai que je ne souhaite pas...m'engager comme un non-mis à l'écart* ». Ceux qui parlent sont ces « non-mis à l'écart », lui qui ne parle pas est de fait mis à l'écart puisqu'il ne peut pas communiquer, son état le met sur la touche, dans la marge. Mais il ne souhaite pas quitter cette marginalisation, il faut s'engager dans la parole et cet engagement est trop dangereux, il peut faire intrusion ou effraction.

« *s'ils parlent correctement...cela fait de véritables dégâts graves aux très solitaires...* ».

Mais l'autiste paye très cher ce renoncement forcé, faute de s'engager il échappe à la blessure mais il est un mort vivant. La parole et l'existence sont donc étroitement liées, sans langage les autistes sont : « *des appareillages morts, isolés, rejetés* ».

Cependant la parole n'est pas absente, c'est son effectuation qui fait défaut. Birger a tous les moyens de parler, et même il témoigne paradoxalement qu'il parle. Outre la parole unique, qu'il a prononcée un jour lorsque son père lui a retiré une bille de sa collection, il écrit : « *un solitaire remplace durablement d'importantes expériences de la pauvre humanité de cette terre par un débit incessant de parole La plupart du temps dans son intérieur solitaire* ». Il parle tout le temps en secret sans aucune articulation comme certains autistes peuvent déverser des incessantes stéréotypies verbales qui déroulent des énoncés, mais ne disent rien qui puisse être compris, car ces paroles ne s'adressent à personne. Ce sont des **appareillages morts** qui ne servent à rien et ne produisent rien. Il n'y a pas de possibilité d'exister comme « *je* », pour personne, car comme « *je* » l'autiste qu'est Birger « *pense* ».

La pensée autistique

Birger existe comme « *je* » de l'énoncé dans ses écrits, mais le doute persiste sur Birger comme sujet de l'énonciation, l'inconcevable authenticité de cette pensée enclose dans une apparence aussi décérébrée pousse à rechercher des preuves ou à contester. Pourtant Birger sait qu'il ne peut pas faire autre chose que penser, et désire en faire profession : « *je suis super désireux d'avoir un métier je veux être de préférence penseur et poète* »⁴¹ alors que l'ordre des choses et

⁴¹ B. Sellin, « *La solitude du déserteur* », Paris, Réponses / Robert Laffont, 1998, p67. En allemand « *ICH DESERTEUR EINER ARTIGEN AUTISTENRASSE* » soit « *Moi déserteur d'une gentille race d'autistes* »

les impératifs de la société font qu'il se retrouve dans un centre d'apprentissage de cuisinier.

Les impératifs sociaux jouent aussi comme filtre supplémentaire pour nous empêcher d'accéder à la pensée de Birger, l'effort de respectabilité et la présence constante de sa mère dans la rédaction de ses textes ne laissent pas de place pour une expression libre, pour le développement d'un délire par exemple. Il fait des efforts visibles pour être compris mais ses premiers textes laissaient peut être apercevoir une sorte de langage néologique, et la possibilité d'une pensée délirante.

Depuis qu'il communique grâce à l'ordinateur, Birger échange des énoncés écrits avec des lecteurs choisis dans les montagnes de lettres qui lui sont adressées, particulièrement d'autres autistes écrivant comme lui par communication assistée (en particulier son ami Uwe), malheureusement nous n'avons pas leurs réponses. Il serait intéressant d'avoir accès à cette correspondance, comme d'ailleurs à l'ensemble des textes de Birger et savoir lesquels ont été éliminés (pour quelles raisons ?). L'authenticité de la pensée autistique pourrait sans doute être encore plus accessible, si nous disposions de ce texte intégral.

À partir de 1994 il commence à écrire seul sans soutien, mais seulement quelques phrases échappées du texte, telles que : « *mnbirger sellin... sept merveilles* »⁴², il se considère comme déserteur et traître pas rapport aux autistes qui restent enfermés dans leur autisme, et forment une race, minorité opprimée.

Le choix autistique est celui du « *Je ne suis pas* » associé au « *Je pense* », du côté de la vérité, représentant la position vivante du sujet de l'inconscient. Il se situe, si l'on suit la pensée de Lacan, du côté de ce qui dans la constitution du sujet, est *forclos*. Comment comprendre ça ?

Le « *je* » de la proposition « *je ne pense pas* » est à la fois le « *je* » de la parole, le « *je* » de l'énoncé et aussi le « *je* » de l'énonciation comme acte, il exclut une certaine part de pensée. C'est cette part de pensée qui est constitutive de l'inconscient. Cette part de « *je pense* » est toute entière la pensée du sujet autiste qu'est Birger. D'une certaine manière on peut affirmer qu'il est forclos

⁴² id, p 158.

L'Aliénation autistique : **le sujet de la vérité, le sujet de l'inconscient**

Birger est une forclusion vivante. Il est à une place de vérité, visée dans l'analyse. SI l'on suit le schéma de « *l'acte analytique* » il apparaît que le sujet analysant quitte sa position de l'aliénation en empruntant la trajectoire en pointillés qui est celle de la tâche analytique. Elle aboutit à cette place de la vérité, de la pensée et de l'inconscient que révèle Birger, en même temps que la résolution du transfert aboutit à la place de la séparation, où est la place de l'objet a. Pour l'analysant cette place est intenable et il l'entrevoit dans le battement du temps de la passe. Il la quitte par un mouvement de bascule qui est l'acte analytique. Il occupe alors une place d'analyste où se restitue le sujet supposé savoir (méprise du sujet supposé savoir, manœuvre nécessaire sans laquelle il n'y aurait pas de possibilité d'exercer l'analyse pour cette analyste nouveau, car c'est lui qui en devient le support pour ces analysants). L'acte analytique est le paradigme de tous les actes en tant qu'ils sont inauguraux de quelque chose de nouveau.

C'est l'impossibilité de l'acte qui enferme le sujet autiste dans cette place de vérité à laquelle il est condamné. Seul l'acte qui l'engagerait totalement dans la parole pourrait le délivrer. Le temps logique qui lui permettrait de faire le pas en avant salvateur ne lui est pas accessible. La position autistique est une impossibilité d'accès, non pas à l'aliénation, mais à la séparation.